



PARISARTISTES # présente, dans le cadre de la Journée Mondiale des droits de la Femme, une visite de l'exposition de Charlotte Perrot au W Paris Opéra. Voici le texte expliqué par Clara Bonczak « La femme au cœur de l'art ».

Aujourd'hui les femmes occupent une place prépondérante et grandissante dans le milieu de l'art. Pourtant, que ce soit du côté des artistes, de la direction des musées, des institutions et des maisons de ventes, on ne peut pas nier que l'art est un milieu encore relativement dominé par les hommes. Ce constat est d'actualité depuis les débuts de l'histoire de l'art et les difficultés rencontrées par les femmes sont assez semblables à travers les époques.

Dans les années 70, Linda Nochlin, grande historienne de l'art et féministe qui est à l'origine de la réflexion sur la place des femmes dans l'art, pose cette question volontairement provocatrice : « Pourquoi n'y-a-t-il pas eu de grands artistes femmes ? »

Le rôle de la femme dans l'art est parfois méconnu et difficile à déterminer à cause des vides qui subsistent en histoire de l'art. Notons que les champs de la théorie et de l'histoire de l'art ont également été très longtemps occupés par des hommes. Ces vides sont dus à un manque d'intérêt pour les femmes actrices du milieu de l'art, mais aussi à de nombreuses omissions.

Cela conduit à ce que certaines femmes se voient ignorées et dépossédées de leur travail qui est parfois attribué à des artistes mâles. Ainsi, certaines sont tombées dans l'oubli avant d'être tardivement redécouvertes. C'est le cas par exemple de l'artiste du XVIIe siècle, Judith Leyster, dont l'intégralité de l'œuvre fut attribuée à son époux et à un autre peintre, Frans Hals, bien qu'elle signait la plupart de ses tableaux. Son travail lui fut réattribué graduellement dès le XIXe.

Nous allons voir que ces difficultés n'ont pas réussi à décourager certaines femmes qui ont bravé les codes et les mœurs de leurs époques afin de se lancer dans leur passion et de s'assurer une visibilité.

Dans le domaine de la création, depuis que les artistes sont reconnus et signent leurs œuvres, on dénombre peu de femmes.

Cette absence s'explique d'abord par une difficulté à accéder à une éducation et à une formation artistique. En effet, les ateliers, guildes, académies et salons d'artistes sont interdits aux femmes.

Certaines ont pu outrepasser ses limites grâce à leur volonté et à leur entourage, qui doit exercer une forme de tutelle. C'est le cas **d'Artémisia Gentileschi**, la grande peintre italienne caravagesque. Elle apprend la peinture dans l'atelier de son père Orazio et se retrouve en contact avec les grands peintres de l'époque et leurs mécènes, ce qui lui permet de s'assurer des commandes et une renommée. Plus tard, elle doit épouser un artiste car le seul moyen pour une femme de faire carrière et de faire partie des artistes de cour et d'en épouser un. Artémisia réussit petit-à-petit à s'émanciper et fait office de pionnière : elle est la première femme à rentrer à l'*Accademia di Arte del Disegno* de Florence et une des premières à recevoir directement ses commandes et à peindre les sujets les plus nobles.

En France, les femmes ont un accès compliqué aux institutions et ce jusqu'au XVIIIe. C'est seulement en 1663 qu'est reçue la 1^{ère} femme (Catherine Bouchardon) à l'Académie Royale de peinture et de sculpture créée en 1648. Elle y accède sous la catégorie peintre de nature morte, qui avec le portrait est un genre encore considéré comme mineur. Ce sont alors les seuls genres accessibles aux femmes.

C'est à cette époque que remonte les racines du mal puisque les théoriciens répétaient à l'envie que la femme n'était douée ni d'intelligence ni d'imagination et qu'il était préférable de la cantonner au foyer. En 1879, Louis de Ronchaud dira encore que l'éducation artistique des femmes (je cite) « ne cherche point à faire naître en vous les hautes ambitions du grand art qui pourraient vous égarer hors de votre voie ; (...) Ce crayon que l'on met ici dans votre main n'y doit point être un instrument de vanité et de célébrité, mais de modestes aisance et de bonheur domestique ».

Elles n'ont donc accès qu'à une partie de l'enseignement dispensé aux hommes et ne peuvent étudier les nus, qui selon les critiques de l'époque est fait pour être vu par des hommes et doit être caché aux femmes qui peuvent être perverties. Cela les exclut des cours d'anatomie et donc à un accès complet à l'enseignement et au Prix de Rome, haute distinction qui permet au gagnant d'aller se former en Italie et qui est décerné aux peintures des grands genres tel que l'histoire.

C'est seulement en 1911 qu'une femme gagne pour la première fois le Grand Prix de Rome (il s'agit de Lucienne Antoinette Heuvelmans) et il faudra attendre 1897 pour que les femmes aient accès à l'École des Beaux-Arts. Entre temps, des académies privées dédiées aux femmes sont créées et certains peintres acceptent de prendre des élèves femmes. Pour pallier au manque d'accès à la formation, certaines artistes créent leur propre atelier. Adelaïde Labille-Guiard surtout, mais aussi Elizabeth Vigée-Lebrun, ouvrent leurs portes à d'autres femmes qui cherchent à apprendre le dessin et la peinture.

Elizabeth Vigée-Lebrun, qui accède au métier de peintre en partie grâce à son entourage comme Artémisia, parviendra à devenir une des artistes les plus reconnues de son temps et bénéficiera du soutien et du mécénat de Marie-Antoinette dont elle est la peintre officielle. C'est la reine qui permettra à Vigée-Lebrun de se faire recevoir à l'Académie Royale en même temps que Labille – Guiard.

Les femmes ont très tôt adopté un rôle de **mécène** dans les familles de l'aristocratie. Il y a des écrits sur le mécénat de la reine Clothilde, la femme de Clovis par exemple. Si elles sont d'abord cantonnées à l'édification de monuments religieux, on les retrouve bien vite dans les domaines de la poésie, de l'architecture, de la musique et des beaux-arts.

On doit par exemple à Catherine de Médicis le renouveau de l'art français à la cour de France qu'elle a contribué à développer par ses commandes à des artistes français comme l'architecte Philibert de l'Orme. Elle va également initier un bouleversement de l'urbanisme parisien et fait de la cour de France un lieu plus raffiné, à l'image des cours italiennes.

Plus tard au XVIIIe siècle, nous devons aussi beaucoup à la marquise de Pompadour. Elle bouscule les codes avec la protection qu'elle apporte aux hommes de lettres et aux créateurs de l'encyclopédie, qui n'aurait pas vu le jour sans son soutien. Elle est également protectrice des arts et passe de nombreuses commandes aux peintres Rococo tels que Boucher et Carle van Loo. Par leurs influences et leurs choix artistiques, ces femmes aiguillent le goût et l'histoire de leur pays. Elles renforcent également cette domination sur l'art et le goût en élaborant des collections dont certaines sont aujourd'hui des musées.

En Angleterre nous avons le cas de la Collection Arundel, qui est l'une des premières grandes collections d'art du XVIIe. En plus d'être une grande mécène de peintres tels que Van Dyck et Rubens, Lady Arundel assembla avec son mari une collection impressionnante de peintures, sculptures, objets d'art et de manuscrits dont une grosse partie est aujourd'hui conservée dans les musées anglais et Européens.

En France, une des collections féminines la plus renommée est celle de Nelly Jacquemart. Issu d'un milieu modeste, elle est d'abord une artiste reconnue et débute son activité de collectionneuse bien avant son mariage avec Édouard André. Comme pour Lady Arundel, son rôle fut sous-estimé et sa contribution effacée par les historiens au profit de son époux, même si aujourd'hui l'on reconnaît de plus en plus l'importance de son rôle.

Aux États Unis, nous pouvons citer la collectionneuse, mécène et galeriste Peggy Guggenheim qui encourage, fait la promotion de l'art abstrait et appuie des artistes peu connus alors comme Jean Arp. Isabella Stuart Gardner, la créatrice du musée du même nom, marque son époque par son indépendance d'esprit, ses voyages et sa collection de bijoux, manuscrits et œuvres d'art. Elle joue également un rôle de mécène auprès d'artistes comme Whistler ou Singer Sargent.

Aujourd'hui nous pouvons citer les collectionneuses et galeristes comme Agnès B., Ingvild Goetz ou Hélène Bailly (qui possède une galerie à Paris) et qui sont toutes des femmes ayant une grande influence sur l'art et son marché.

De nos jours, le travail de ces femmes qui sont au cœur de l'art est réévalué et revalorisé. Des collectifs comme les *Guerilla Girls* font campagne depuis les années 80 dans différents pays pour une plus grande présence et reconnaissances des artistes femmes sur la scène artistique et dans les musées.

Grâce au mouvement historiographique des *Gender Studies*, engendré par les précédentes réflexions féministes, nous obtenons une plus grande compréhension et une plus grande visibilité de ses femmes artistes, mécènes ou collectionneuses.

Ces recherches touchent des champs historiques et sociologiques variés puisqu'elles remettent en cause le rôle de la femme et la construction du genre dans notre société. Ces efforts portent leurs fruits puisqu'aujourd'hui des expositions et rétrospectives de grandes ampleurs sont organisées en l'honneur des femmes artistes. Les prix des œuvres de femmes comme celles d'Artemisia Gentileschi ou Elizabeth Vigée-Lebrun ont décollés ces dernières années. C'est l'un des indicateurs qui montrent que leur travail est enfin reconnu et apprécié au même titre que leurs contemporains masculins.

Des associations comme AWARE (Archives of women artists, Research and Exhibitions), et des rassemblements comme celui auquel nous sommes conviées ce matin, montrent qu'il existe une grande solidarité entre nous et un désir de s'assurer une présence accrue au sein du monde de l'art.

PARISARTISTES 

Contact : Karine Paoli – Présidente – 06 82 77 80 58 – Karine.p@parisartistes.com